

—Et cet homme, balbutia timidement Georges ?

—Cet homme, lieutenant, se nommait Arthur de Bellerive !

Il y eut un moment de pause solennelle. Puis M. Beauvais reprit :

“ La douleur conduisit ma femme au tombeau. Je tombai malade. Mon fils parvint à découvrir l'instrument de notre honte, le provoqua en duel et mourut de sa main. Quand j'appris la perte de mon dernier enfant, hélas ! je ne pouvais plus venger notre honneur. Mon bras paralysé, par d'anciennes blessures, était impropre à manier une épée ! ”

Le vieillard se tut. Ce récit avait profondément affecté Georges, dont le cœur était resté bon, malgré une excessive légèreté, et il se serait gardé de troubler la rêverie du commandant, si celui-ci ne se fût écrié avec angoisses :

—La malheureuse ! Elle a bien cruellement expié sa faute, et je sens que je lui pardonnerais... Tenez, lieutenant, lisez cette lettre qu'elle m'écrivit, six années après sa suite.

Il tira alors de son portefeuille un papier froissé, qui portait l'empreinte de pleurs nombreux, et Georges lut ce qui suit :

“ Mon père,

“ Permettez-moi de vous donner encore ce nom si doux à mon enfance ; plaignez-moi ; mais, en grâce, ne me maudissez pas ! Je ne viens pas réclamer votre compassion pour l'infortunée qui a flétri votre nom ; je ne viens pas vous crier, à genoux, je me repens, pardonnez-moi ! Non, celle qui a failli comme je l'ai fait, celle qui a jeté l'opprobre sur son front, celle qui s'est attachée au pilori de l'opinion publique—celle-là n'a plus de prétention à l'indulgence des hommes.... Dieu l'absoudra-t-il ?... Mon père, j'étais enceinte, quand l'homme à qui je m'étais donnée, quand cet homme que j'aimais de toutes les puissances de mon âme, quand cet homme que je ne puis haïr, m'abandonna... À mon enfant, il fallut du pain, des vêtements, et j'étais seule, sans travail, sans ressources, et la pauvre petite créature pleurait... Je songeai à me tuer, mais lui, si beau, si délicat, qui le nourrirait ?... Une nuit, je m'éveillai sur la couche de la débauche ! j'avais vendu mon corps pour donner à manger à mon fils ! Une autre nuit mourut le cher ange, et je devins folle...”

“ MARIE.”

—Marie ! exclama Georges à la vue de la signature.

La tête penchée sur la poitrine, le commandant parut ne pas entendre.

—Marie ! répéta le lieutenant, en cherchant à coordonner des souvenirs confus dans son cerveau. Marie ! Oh ! je commence à comprendre... le suicide d'Arthur de Bellerive...

La profération de ce nom éveilla le vieillard.

—Vous avez dit ? exclama-t-il.

—Pauvre père ! murmura Georges, d'une voix navrée, oui, vous êtes vengé. Arthur de Bellerive s'est fait sauter le crâne, en apprenant la fin de Marie !

Monsieur Beauvais jeta sur le lieutenant un coup d'œil hagard.

—Que servirait de vous le dissimuler plus longtemps, dit Georges, le cœur oppressé ; Marie était venue à Lille, à l'insu d'Arthur, sans doute. Le six décembre un journal annonçait qu'une femme était morte de... besoin, sur un trottoir. Elle portait au cou un médaillon avec les initiales d'Arthur de Bellerive. La boîte de ce médaillon contenait une lettre à l'adresse de Marie. Le six au soir, Arthur me quitta au café, en emportant la gazette qui relatait ce fait ; et le sept nous apprîmes qu'il s'était suicidé.

Un sanglot convulsif fut toute la réponse du vieillard.

(HISTORIQUE.)

(Valenciennes, avril, 1847.)

H. EMILE CHEVALIER.